# Dieu connut

*Exode 2, 23-25 et Exode 3, 7-8*

> *Exode 2, 23-25 (Ostervald). Or, il arriva, longtemps après, que le roi d'Égypte mourut ; et les enfants d'Israël, qui gémissaient à cause de la servitude, crièrent, et le cri de leur servitude monta vers Dieu. Et Dieu entendit leurs gémissements ; et Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, avec Isaac, et avec Jacob. Et Dieu regarda les enfants d'Israël, et Dieu connut leur état.*

Un mot d'abord sur le texte, parce qu'il faut savoir dans quoi on entre. Si vous ouvrez trois Bibles côte à côte au dernier verset du chapitre 2, vous ne lirez pas la même phrase. J'ai ouvert presque toutes les traductions françaises, et si quelques-unes se ressemblent, il n'y a aucune qui rende l'original brut de décoffrage. Dans ce qu'on trouve, la première dit que Dieu vit les Israélites et qu'il comprit leur situation. La deuxième, qu'il en eut compassion. La troisième, qu'il se rendit compte de leur situation. Et la plus littérale de toutes, la NBS, s'arrête sur « et il sut », suivi de trois points de suspension. Trois petits points. Comme quelqu'un qui n'ose pas finir sa phrase.

Alors, est-ce que les traducteurs se sont disputés ? Pas du tout. C'est que l'hébreu, ici, ne finit effectivement pas sa phrase. Il pose un verbe qui appelle normalement un complément — parce que connaître, on connaît toujours quelque chose ou quelqu'un — mais il ne donne aucun complément. Le verbe est là. Derrière le verbe, rien. Chacun a donc dû choisir. Boucher le trou avec ce que le contexte suggère. Rendre l'effet plutôt que la lettre. Ou laisser le trou visible, comme la NBS. Aucun ne triche. Mais pas un seul ne laisse le verbe tout seul. Sauf la NBS, justement — et si je ne l'ai pas prise pour lire le texte, c'est pour une autre raison : elle n'emploie pas le verbe connaître.

Je suivrai donc l'Ostervald, qui est de celles qui gardent le verbe : et Dieu regarda les enfants d'Israël, et Dieu connut leur état. Avec une seule liberté, et je vous la signale d'avance pour que vous ne croyiez pas à une distraction : je vais laisser tomber ces deux derniers mots. Pas « il connut leur état ». Il connut. Sans complément, comme l'hébreu.

Vous allez me dire : Valter, tu vas nous faire un message entier sur un complément d'objet qui manque ? Eh bien oui. On ne se refait pas. Parce que ce mot-là ne va plus nous lâcher. Nous allons le trouver dans la bouche d'un roi qui n'a pas connu Joseph, dans celle de Moïse qui s'enfuit parce qu'on l'a connu, dans celle de Pharaon qui ne connaît pas l'Éternel, dans le refrain des dix plaies, dans la confession d'un prêtre de Madian, et jusque dans la dernière page du livre. Je ne vous demande pas encore de me croire sur ce mot manquant. Je vous demande seulement de tenir la phrase

ouverte le temps du chemin. Et nous verrons à la fin qui termine cette phrase, parce qu'elle sera effectivement complétée et terminée.

Ce passage fait partie des versets devant lesquels on passe sans s'arrêter, parce qu'ils ont l'air d'une transition, trois lignes de liaison entre deux épisodes autrement plus spectaculaires. Moi le premier, pendant des années. On vient de lire l'enfance de Moïse, le meurtre de l'Égyptien, la fuite à Madian ; on sait que le buisson ardent attend au chapitre suivant, et on se dépêche d'y arriver. Ah le buisson ardent ! Voilà un passage digne de notre intérêt, n'est-ce pas ?

Pourtant, si on veut comprendre ce qui se passera au chapitre 3, il faut d'abord accepter de transpirer sur ce passage. Dans ces trois versets discrets où rien ne semble arriver. Vous voulez savoir ce qui se passe au ciel pendant que vous galérez ici-bas ? C'est là. Pas dans le buisson. Ici, dans les versets qu'on saute.

## Longtemps après

Rappelons-nous d'abord où le récit nous a laissés. Moïse a frappé l'Égyptien, il a compris que ça se savait, il s'est enfui vers l'est. Il s'est arrêté près d'un puits, il a défendu les filles d'un prêtre de Madian, il en a épousé une, il a eu un fils. C'est comme ça qu'un homme range sa vie quand il a renoncé. Il n'attend plus rien, il garde les troupeaux de son beau-père, il vieillit.

Le texte, pour dire ce temps-là, se contente de deux mots : longtemps après. Deux mots en hébreu. Alors j'ai fait le calcul, parce que je fais toujours le calcul. Déformation professionnelle. Longtemps après, d'après ce qu'on lit plus loin, c'est quarante ans. Quarante ans, ça fait à peu près 14 600 matins. 14 600 matins à se lever pour faire des briques, pour ceux qui sont restés en Égypte. Et 14 600 matins à compter des moutons, pour Moïse. Longtemps après. Deux mots pour ça. C'est peu pour un lecteur pressé ; c'est immense pour ceux qui l'ont vécu.

Je vous ai raconté il y a quelques années ce camp d'été où l'enseignant a lancé à l'assistance un appel à devenir un berger spirituel ; ceux qui se sentaient appelés devaient se lever, et alors, toute la salle s'est levée d'un seul mouvement, sauf une personne, moi. Moi, j'ai pensé que cet appel demandait un temps de réflexion. Mais j'ai pris le défi lancé. Après cet épisode, il y a eu ce que j'ai appelé les années « Quand ? » et les années « Comment ? ». 14 600 matins, à attendre la concrétisation de l'appel. Alors je ne vais pas faire semblant de ne pas comprendre Moïse. Un homme qui a reçu quelque chose, et qui vit maintenant sans plus rien attendre, je vois à peu près de quoi il s'agit.

## Le roi meurt, et ils gémissent

Longtemps après donc, le roi d'Égypte meurt. Et voici la première chose que le texte tient à nous dire : les Israélites gémirent.

Pas : ils se réjouirent. Pas : ils espérèrent. Pas : ils virent poindre une occasion. Ils gémirent.

Le désespoir le plus profond n'arrive pas quand la situation est mauvaise. Il arrive quand la situation aurait toutes les raisons de changer, et qu'elle ne change pas. Vous avez tous vécu ça quelque part : la direction change, on réunit le personnel dans la grande salle, on annonce un souffle nouveau et une ère de dialogue — et le lundi matin, les objectifs ont augmenté. Le pharaon tyran meurt, la page devrait se tourner, et le lendemain les surveillants sont toujours là, les quotas sont les mêmes, la boue est toujours aussi lourde. C'est de cette déception-là que monte le cri du peuple.

On peut tenir longtemps dans le malheur. Ce qu'on ne tient pas, c'est le malheur qui rate son occasion de finir.

Le narrateur accumule alors les mots, et ce n'est pas de la maladresse : ils gémirent, ils crièrent, et leur cri monta vers Dieu. Du soupir contenu jusqu'à l'appel qui traverse le ciel. Mais vous avez remarqué ce que le texte ne dit pas ? Il ne dit pas qu'ils prièrent. Il ne dit même pas qu'ils crièrent vers Dieu. Il dit que leur cri monta vers Dieu, et ce n'est pas la même chose. Ces gens ne visaient personne. Ils criaient comme on crie quand on n'en peut plus, sans destinataire, sans espérance et sans formule. Et c'est ce cri sans adresse, poussé par des gens qui ne savaient plus à qui parler, qui a trouvé une adresse. Je le dis pour ceux qui sont fatigués aujourd'hui, qui n'ont plus les mots ni la force de les mettre dans l'ordre : il existe des cris qui arrivent à destination sans avoir été postés.

## Quatre verbes après deux chapitres de silence

C'est ici que le récit bascule, et le basculement est d'abord une affaire de grammaire. Depuis le début du livre, le sujet des verbes, c'est l'homme. Pharaon décrète, les sages-femmes désobéissent, une mère, Jokébed, cache son enfant, une princesse le recueille, un jeune homme frappe et s'enfuit. Une histoire humaine, avec ses courages et ses lâchetés. Et voilà que quatre fois de suite, le sujet change. Dieu entendit. Dieu se souvint. Dieu vit. Dieu connut. Une rafale !

J'ai compté, encore une fois : les chapitres 1 et 2, avant ces trois versets, ça fait quarante-quatre versets, et Dieu y est nommé trois fois, les trois fois à propos des sages-femmes qu'il récompense. Et puis plus rien. Deux chapitres pendant lesquels on opprime, on noie des nouveau-nés, on frappe et on enterre, sans que le ciel dise un mot. Et d'un coup, quatre verbes en deux versets. Si tu fais un monitoring et qu'une courbe reste

plate pendant deux pages et fait un saut pareil, tu vérifies l'appareil. Ici, l'appareil marche très bien.

Premier verbe : Dieu entendit. Mais regardez ce qu'il entend. Pas leur prière. Leurs gémissements. Le son inarticulé, ce qui n'a pas encore trouvé ses mots. Autrement dit, Dieu n'a pas attendu que la demande soit correctement formulée pour la recevoir. Est-ce que ça vous console ? Moi, oui.

Deuxième verbe, le plus lourd de tous : Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Est-ce que ça veut dire qu'il avait oublié, et que ça lui serait revenu un matin sous la douche ? Non. Dans la Bible, se souvenir n'est pas un mouvement de la pensée, c'est un passage à l'acte. C'est le moment où une promesse ancienne cesse d'appartenir au passé. Quatre siècles plus tôt, quatre cent trente ans, dit le livre un peu plus loin, soit une bonne quinzaine de générations, un homme sorti d'Ur a reçu une parole sur sa descendance ; depuis, cette parole dormait. La voici qui se lève. Et là, quelque chose m'a frappé : le livre de l'Exode s'est ouvert sur la phrase exactement inverse. Chapitre 1, verset 8 : un nouveau roi qui n'avait pas connu Joseph. L'oppression est née d'un oubli. Elle finira par un souvenir. Dieu se souvint. Si l'homme oublie, le Seigneur, lui, n'oublie rien ni personne.

Troisième verbe : Dieu vit les Israélites. Après l'oreille, le regard. Vous savez, dans nos messageries WhatsApp, ce petit « vu » qui s'affiche sous le message qu'on a envoyé. Deux coches bleues. Vu. Et s'il n'y a pas de réponse, rien de plus énervant au monde. Eh bien Israël, cette nuit-là, n'a même pas eu les deux coches bleues. Dieu a vu, et Israël ne l'a pas su.

Et puis vient le quatrième.

## La phrase que le texte n'achève pas

Il connut.

Connut quoi ? Le texte s'arrête là. Les trois premiers verbes avaient chacun leur complément : il entendit leurs gémissements, il se souvint de son alliance, il vit les Israélites. Et le quatrième reste ouvert. Suspendu. Comme une phrase qu'on n'aurait pas finie. C'est ce trou qui explique toutes vos traductions différentes, et je vous l'ai dit, aucune ne triche : elles se débattent honnêtement avec une phrase que l'original laisse en l'air.

Valter, tu brodes. Une phrase mal finie, ça arrive à tout le monde, même à Moïse.

Peut-être. Mais regardez la situation à la fin du chapitre 2. Dieu a entendu, il s'est souvenu, il a vu, il a connu, et il n'a pas dit un mot. Rien n'a été annoncé. Rien n'a été promis. Personne n'a été prévenu. Dans le camp d'Israël, cette nuit-là, pas un homme ne sait ce qui vient de se passer. Le

lendemain matin, la paille manque toujours, les briques sont toujours à faire, les coups tombent comme la veille. Rien n'a changé de ce qui se voit.

Dieu connut. Et il ne dit rien.

Ce passage, c'est le seul endroit du récit où nous, lecteurs, en savons plus que les personnages. Israël gémit encore, persuadé d'être seul, et nous qui lisons, nous savons que Dieu a déjà bougé. Ils sont sauvés et ils ne le savent pas. Tout cela devrait nous parler. Combien de temps as-tu vécu dans un chapitre 2 sans savoir que le verset 25 était déjà écrit ? Je pose la question sans avoir la réponse pour vous. Pour moi, je l'ai, et j'y reviendrai.

Prenons la mesure. Nous lisons ces trois versets en quinze secondes ; eux les ont habités. Entre le moment où Dieu connut et le moment où quelque chose bougea, il y a encore des années. Le verset 25 n'a pas ouvert les portes. Il n'a pas allégé une seule brique. Il n'a soulagé personne ce soir-là. Vous vous souvenez de Joseph : il interprète le rêve de l'échanson, il lui dit « souviens-toi de moi », et il reste deux ans de plus en prison. Deux ans. Dieu s'était souvenu de Joseph bien avant que l'échanson ne s'en souvienne.

Et c'est justement pour ça que ce verset nous sert. Il n'a rien changé ce soir-là. Alors si Dieu a bougé sans que rien ne se voie, l'inverse est vrai aussi : quand rien ne se voit, ça ne prouve pas que Dieu n'a pas bougé. Israël n'avait aucun indice. Dieu s'était souvenu quand même.

Alors peut-être faut-il retourner la question. Nous demandons volontiers : quand est-ce que mon verset 25 arrive ? Mais l'histoire dit plutôt ceci : combien de fois est-il déjà arrivé sans que je l'aie su ? Combien de choses ont été décidées là-haut pendant que je me croyais oublié, dont je n'ai rien vu, et dont je ne verrai peut-être jamais rien ?

Et si vous voulez savoir ce que devient un homme à qui on n'a rien dit, regardez Moïse. Ce soir-là, il garde des moutons. Dieu vient de connaître son peuple, et Moïse n'en sait rien. Il ne sait pas qu'il est déjà choisi, il ne sait pas qu'il fera sortir d'Égypte un peuple entier, il ne sait pas qu'il a un avenir. Il ramène ses bêtes et il rentre sous la tente, comme la veille, comme le lendemain.

***Le verset 25 était écrit, et il continuait de garder ses moutons.***

Si ce passage n'existait pas et qu'on se penchait sur le récit de l'Exode en entier, on ne pourrait que constater a posteriori que Dieu avait bougé, qu'il avait choisi quelqu'un, qu'il modifiait les conditions pour que ceux qui souffrent et qui crient soient soulagés. A posteriori, c'est comme cela qu'on découvre le verset 25 dans nos chapitres 2. Un jour Dieu a fait irruption dans ma vie, le 9 février 1984. Ce jour était celui de mon buisson ardent. Contrairement au récit, Dieu ne m'a pas dit de ne pas avancer plus, mais il m'a embrasé de sa présence sans que j'aie demandé quoi que ce soit, et

après cela, j'ai su que mes gémissements et mes cris, qui dataient d'une bonne dizaine d'années avant cela, avaient été entendus. Dieu avait bougé. Mes briques lourdes, je les ai peut-être bien façonnées, mais mes gémissements, pleurs et cris sont arrivés à bon port. Longtemps après, est arrivé La présence.

## Ce que veut dire connaître

Reste ce mot, connut. Je ne suis pas hébraïsant, je le dis à chaque fois et à chaque fois ça se voit, alors j'ai consulté mon ami qui sait tout. Et ce qu'il m'a confirmé, c'est que ce verbe-là ne veut pas dire ce que notre langue lui fait dire spontanément. Nous entendons « connaître » comme un acte de l'intelligence, une prise d'information, un savoir. C'est le verbe que la Genèse emploie quand Adam connut Ève, et je ne crois pas qu'ils aient échangé leurs CV. Connaître, dans la Bible, c'est se lier. Et le chapitre 2 lui-même nous donne la clé, parce qu'il emploie ce verbe deux fois, à onze versets d'intervalle, dans deux bouches différentes.

La première fois, c'est à propos de Moïse. Il a frappé l'Égyptien après avoir regardé à droite et à gauche, il a caché le corps dans le sable, et le lendemain il découvre que la chose est connue. Alors il s'enfuit. Voilà ce qu'est la connaissance dans le monde des hommes : être connu, c'est être démasqué.

La seconde fois, le sujet du verbe n'est plus un homme mais Dieu, et le sens se retourne. Connaître, dans la bouche de Dieu, ce n'est pas découvrir un secret, c'est reconnaître comme sien, se lier, prendre en charge. C'est le verbe de l'engagement, bien plus que celui de l'information. Vous voyez la différence ? Moïse fuit parce qu'on le connaît ; Israël sera libéré parce que Dieu le connaît. Le même mot sépare deux réalités bien différentes.

Alors peut-être que la phrase n'avait pas besoin de complément. Peut-être que son complément était déjà là, dans la ligne d'avant : Dieu regarda les enfants d'Israël, et il les connut. Pas qu'il aurait pris connaissance d'un dossier et évalué l'ampleur d'une détresse. Mais qu'après quatre cents ans de silence, il les a reconnus pour siens. Ce sont les miens. Et pour la suite de la phrase, pour savoir jusqu'où ça ira, il faudra attendre que Dieu la finisse lui-même, au chapitre suivant, dans un buisson qui brûle sans se consumer.

## Ce que le livre fait de ce verbe

Parce qu'il la finit. Au buisson ardent, Dieu reprend la séquence et la mène au bout : j'ai vu la souffrance de mon peuple, j'ai entendu ses cris, je connais ses douleurs, et je suis descendu pour le délivrer. Exode 3, 7-8. Voilà. Je vous avais dit qu'on verrait qui terminerait la phrase. Ce n'est pas

l’Ostervald, ce n’est pas la NBS, et ce n’est pas moi. C’est Dieu lui-même, un chapitre plus loin, quand il descend.

Et regardez le mot qu’il a choisi pour la finir. Il ne connaît pas « leur situation », pas « leur dossier ». Il connaît leurs douleurs. Au pluriel. Un mot assez large pour que chacun y trouve la sienne. Ta douleur, ton angoisse, ce qui te mine depuis des années : tu n’as pas à écrire la fin de ce verset. Elle est écrite, et tu es déjà dedans.

Et regardez ce que devient ce savoir. Il ne reste pas en haut : je connais ses douleurs, et je suis descendu. Chez Dieu, connaître est un savoir qui descend. Le verbe ne finit pas en information. Il finit en visite.

Et puis le livre s’amuse avec ce verbe, si je peux dire. En face, Pharaon prend position dans les termes les plus nets qui soient : je ne connais pas l’Éternel, et je ne laisserai pas partir Israël. C’est une déclaration de guerre, et Dieu la prend au sérieux, puisque pendant tout le cycle des plaies revient la même formule, une dizaine de fois : afin que tu saches que je suis l’Éternel. Les plaies d’Égypte ne sont pas d’abord des châtiments. Alors qu’est-ce que c’est ? Des leçons. Des leçons données à un homme qui a prétendu ne pas connaître.

Et le livre garde son ironie pour plus tard. Celui qui finira par dire « maintenant je connais que l’Éternel est plus grand que tous les dieux », ce ne sera ni Pharaon, qui a traversé les dix plaies, ni le peuple, qui a traversé la mer. Ce sera Jéthro, un prêtre de Madian, un étranger qui n’a rien vu de tout ça, et qui a seulement écouté Moïse le lui raconter. Celui qui a tout vu s’est endurci ; celui qui a seulement entendu un témoignage a cru. Il y a là de quoi rassurer ceux d’entre nous qui n’ont jamais vu une mer s’ouvrir. Tu peux le connaître.

Quant au bout de cette longue affaire, il est donné à la fin du livre : ils connaîtront que je suis l’Éternel leur Dieu, qui les a fait sortir du pays d’Égypte pour habiter au milieu d’eux. L'Exode est un livre sur qui connaît qui — et il commence par un roi qui ne connaît pas, et un Dieu qui connaît sans dire quoi. Mais la connaissance dont il est question ne finit pas en doctrine. Elle finit en cohabitation. Dieu ne cherche pas à être su. Il cherche à demeurer.

## Le verbe s’est fait chair

Et il a demeuré. Écoutez comment l’apôtre Jean ouvre son évangile : la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous. Le mot grec qu’il emploie pour « habiter », j’ai redemandé à mon ami qui sait tout, parce que je voulais être sûr. Ce mot veut dire littéralement : planter sa tente. C’est le vocabulaire de la tente du désert, celle que Moïse fera dresser au milieu du camp.

Dieu cherchait à demeurer ; il est venu planter sa tente au milieu de nous. Et permettez-moi le jeu de mots pour parler de ce verbe « connaître », il n'est pas de moi, il est de Jean : voilà tout un message que nous passons sur un verbe, et le Verbe s'est fait chair.

Revenons une dernière fois à la phrase du buisson : je connais ses douleurs. Deux mots, en hébreu. Le verbe que nous suivons depuis le début de ce message, et un mot qui veut dire les douleurs. Or ces deux mots-là se retrouvent ensemble, des siècles plus tard, au chapitre 53 d'Ésaïe. Un homme de douleurs — exactement le mot que Dieu avait employé au buisson — et, juste après, une forme construite sur notre verbe connaître. Les traductions hésitent entre celui qui connaît la douleur et celui que la douleur connaît bien. Prenez celle que vous voulez, est-ce que ça change quelque chose ? Non, le résultat est le même : cette fois, ce n'est plus Dieu qui regarde la douleur d'en haut. C'est un homme, et la douleur est la sienne.

Qu'est-ce que ça change ? Il y a deux types différents d'ingénieurs, il y a celui qui a lu la fiche technique et il y a celui qui a démonté l'appareil avec ses doigts. Ce n'est pas la même connaissance. Et croyez-moi, ça se voit en dix secondes de réunion.

Eh bien, Dieu n'a pas lu notre fiche technique. À la croix, il a eu mal. Pas symboliquement, pas de loin : les clous étaient de vrais clous, la soif était une vraie soif, et la mort a été une vraie mort.

Et il y a plus, et ça me ramène à notre chapitre 2. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il existe des cris qui arrivent à destination sans avoir été postés. Lui, il a crié, et il a posté son cri à la bonne adresse, avec le bon nom, sans se tromper d'un mot : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Et il n'a rien reçu. Pas de réponse. Le ciel s'est obscurci et il s'est tu. Alors quand cet homme-là te dit qu'il connaît tes douleurs, comprends bien ce qu'il te dit. Il ne te dit pas qu'il a été mis au courant. Il te dit qu'il sait aussi ce que c'est que de crier et de n'entendre personne. Il a habité ton chapitre 2.

## Jusqu'à nous

Un jour, un homme dira de son troupeau qu'il connaît ses brebis et que ses brebis le connaissent, et c'est le même verbe, avec la même épaisseur : pas un savoir, une appartenance. Un apôtre écrira de son côté que le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent, et pour une Église qui traversait des troubles, c'était une immense consolation.

Mais il faut entendre l'autre versant aussi, parce qu'il existe. Pharaon avait dit : je ne connais pas l'Éternel. Et le Juge dira un jour, à des gens qui auront pourtant prophétisé en son nom : je ne vous ai jamais connus. Ce

qui se joue là n'a jamais été une affaire de savoir. C'est une affaire d'appartenance.

Alors, si tu te trouves quelque part dans ton chapitre 2 — le pharaon, ce qui te mine, ce qui te fait mal, ce qui te frappe, le pharaon donc, est mort et rien n'a changé, tu gémis sans trop savoir vers qui, tu ne vois aucun signe et tu ne reçois aucune réponse —, souviens-toi que le verset 25 est peut-être déjà écrit, et que tu ne le sais pas encore.

Et ce chapitre 2, tu n'es pas seul à l'habiter. Nous sommes huit milliards sur cette terre, et jamais autant d'êtres humains n'ont gémi en même temps — non pas parce que le monde empire forcément, mais parce que nous n'avons jamais été aussi nombreux à souffrir. Les briques n'ont pas disparu, elles ont changé de forme, et pour des dizaines de millions de personnes elles n'ont même pas changé de forme du tout. Le cri d'aujourd'hui monte comme celui d'alors : sans adresse, sans formule, souvent sans destinataire. Et la phrase d'aujourd'hui vaut pour ceux qui crient. Dieu connut. Il a déjà bougé. Avec cette différence, qui n'est pas mince : si les esclaves hébreux, eux, l'ignoraient, nous, nous avons la suite du livre sous les yeux. Nous savons ce que Dieu a fait de ce verset. Et nous savons qu'entre eux et nous, ce Dieu qui connaissait leurs douleurs est venu les porter lui-même.

Et ce à quoi tu es invité aujourd'hui, ce n'est pas à une solution. Regarde l'ordre des choses dans ce livre : le buisson vient avant les plaies, la rencontre avant la délivrance, et Dieu offre sa présence bien avant d'ouvrir la mer Rouge. Il ne t'est pas promis que ton problème sera réglé en sortant d'ici. Il t'est proposé quelqu'un qui connaît tes douleurs — pas de loin, pas d'en haut, pas sur dossier : quelqu'un qui les a portées lui-même.

Alors je vous rends le verset comme je vous l'ai lu, sans sa fin. Non parce qu'elle manque, mais parce que maintenant, vous la connaissez.

***Et Dieu regarda les enfants d'Israël, et Dieu connut.***